

**“Je n’ai perdu aucun de
ceux que tu m’as donnés”**

Jn 18, 6



LETTRE PASTORALE

de fr. Jean-Paul Vesco op

Archevêque d'Alger

©Image de couverture : Arcabas. *Le Lavement des pieds.*

« Je n'ai perdu aucun de ceux que tu m'as donnés » Jn 18, 9



Lorsque l'on est nommé évêque, on a la chance de pouvoir choisir une devise. D'une certaine manière, cette devise donne comme une couleur, une tonalité, un programme pour ce que l'on veut pour le diocèse dont on reçoit la charge. Nommé évêque d'Oran, j'avais choisi une devise qui me venait de deux sœurs blanches qui l'avait adoptée pour se donner du courage en visitant les ksour du sud durant les années 1990 : ***Je veux vivre et donner envie de vivre !*** C'était cette soif de vivre, sans complexe, sans peur, que je voulais que nous puissions incarner, que je sentais devoir être le témoignage de notre Église dans ce pays. Et finalement, avec le recul, beaucoup de ce qui s'est réalisé pendant mes dix années d'épiscopat oranais a été frappé du coin de cette devise.

«Je n'ai perdu aucun de ceux que tu m'as donnés »

Dix ans plus tard, nommé pasteur de ce diocèse d'Alger, cette devise a conservé bien sûr toute sa vigueur, mais une autre parole s'est imposée à moi pour dire mon désir profond, ma prière pour notre diocèse et pour la façon dont je veux en être le pasteur. Cette parole, elle parcourt l'évangile de Jean avec le discours du Pain de Vie :

Je suis descendu du ciel pour faire non pas ma volonté mais la volonté de celui qui m'a envoyé. Or c'est la volonté de celui qui m'a envoyé que je ne perde rien de tout ce qu'il m'a donné mais que je le ressuscite au dernier jour. (Jn 6, 38-39)

Elle se poursuit, avec une forme d'inquiétude à la fin de ce que nous appelons « le discours après la Cène », en quelque sorte son testament spirituel. Jésus, après avoir longuement enseigné ses apôtres, les confie à son Père dans une bouleversante prière :

Quand j'étais avec eux, je les gardais dans ton nom que tu m'as donné. J'ai veillé et aucun d'eux ne s'est perdu, sauf le fils de perdition afin que l'Écriture fût accomplie. (Jn 17, 12)

Au moment même de son arrestation, c'est encore ce souci de ceux qui lui ont été confiés qui l'habite, et non pas sa propre vie :

De nouveau, Jésus leur demanda : « Qui cherchez-vous ? ». Ils dirent : « Jésus le Nazôrien. » Jésus répondit : « Je vous dit que c'est moi. Si donc c'est moi

Lettre pastorale

que vous cherchez, ceux-là laissez-les s'en aller », afin que s'accomplît la parole qu'il avait dite : « Je n'ai pas perdu un seul de ceux que tu m'as donnés. » (Jn 18, 7-9)

En tant qu'évêque, choisir une telle parole comme boussole, et en plus le confesser publiquement, signifie se condamner par avance. Être jugé, et se juger soi-même, sur des critères de tempérance, de sagesse, de prudence, de savoir théologique, de zèle apostolique, de piété, c'est exigeant, mais ma foi, c'est possible. Être jugé, et se juger soi-même, sur cette folle parole, sur laquelle Jésus se juge lui-même en se plaçant sous le regard de son Père, ***je n'ai perdu aucun de ceux que tu m'as donnés***, est autrement plus redoutable ! C'est accepter de vivre toujours en dette de présence, d'attention légitime à chacun.e.

Mais si cette parole n'avait concerné que Jésus au moment d'être livré, ou si elle ne concernait que le pasteur d'un diocèse au moment où il tire sa révérence une fois l'heure de l'éméritat venue, et qui reprendrait cette parole de Jésus en guise de *Nunc dimittis*, elle n'aurait pas grand intérêt. Ce serait la parole d'un bon élève qui s'attribue lui-même un *satisfecit*, un bon point, pour partir le cœur en paix avec le sentiment du devoir accompli. Au contraire, cette parole habite le cœur de Jésus dès l'origine, et il la transmet comme un commandement à ses apôtres, c'est-à-dire à chacun de nous !

«Je n'ai perdu aucun de ceux que tu m'as donnés »

Voici quel est mon commandement, vous aimer les uns les autres comme je vous ai aimés. (Jn 15, 12)

Et encore :

Père, ceux que tu m'as donnés, je veux que là où je suis, eux aussi soient avec moi, afin qu'ils contemplent ma gloire, que tu m'as donnée parce que tu m'as aimé avant la fondation du monde.

Je leur ai fait connaître ton nom et je le leur ferai connaître, pour que l'amour dont tu m'as aimé soit en eux, et moi en eux. (Jn 17, 25-26)

Et voilà, le témoin est passé, c'est à chacun de nous de jouer ! Confesser devant vous cette exigence que je voudrais adopter comme un guide de vie nous engage tous, en Église, parce que c'est un défi à relever ensemble... Dans cette redoutable exigence que Jésus s'est fixé à lui-même, il ne peut y avoir des acteurs et des spectateurs !

Mais pourquoi attacher tant d'importance à cette parole de Jésus, il y en a tant d'autres ? Peut-être parce que cette parole ouvre une terre nouvelle, parce qu'elle est le fondement de l'unité, parce qu'elle ouvre au projet de salut offert à l'humanité toute entière, parce qu'elle nous convoque à un agir concret.

Une terre nouvelle

Il existe des correspondances fondatrices entre l'ancien et le nouveau testament. Nous savons par exemple que le récit de la Pentecôte, où l'annonce de la bonne nouvelle du Salut est entendue par chacun dans sa langue maternelle en dépit de la multiplicité des langues, résonne comme un antidote au récit de la tour de Babel où les hommes voulaient, par l'uniformisation, la standardisation, s'assurer par eux-mêmes leur pouvoir et leur salut en construisant une tour qui rejoindrait le ciel.

Il en est de même pour cette phrase de Jésus, ***je n'ai perdu aucun de ceux que tu m'as donnés***. Il nous faut la mettre en regard de la réponse de Caïn à la question de Dieu après le meurtre d'Abel : *Caïn, où est ton frère Abel ?* Caïn répond : *Je ne sais pas. Suis-je le gardien de mon frère ?* (Gn 4, 9-11)

La parole de Jésus, *Je n'ai perdu aucun de ceux que tu m'as donnés*, s'inscrit en antidote de la réponse vénéneuse de Caïn : *Suis-je le gardien de mon frère ?* Nous sentons-nous vraiment gardien de nos frères et de nos sœurs ? Autrement bien sûr qu'en croyant savoir mieux qu'eux comment ils/elles devraient se comporter, agir... surtout à vrai dire pour ne pas nous contrarier, nous déranger, ne pas troubler nos certitudes. Ne perdre aucun de ceux qui nous sont donnés, c'est effectivement se reconnaître investi d'une responsabilité sur nos frères et sœurs, mais pas d'un pouvoir. **Une responsabilité mais pas un pouvoir**. Chacun.e demeure infiniment libre. Il y a en

«Je n'ai perdu aucun de ceux que tu m'as donnés »

chacun de nous une part d'inconnaissable à laquelle Dieu seul a accès. Jésus lui-même reconnaît n'avoir perdu aucun de ceux qui lui ont été donnés, *sauf le fils de perdition (Juda) afin que l'Écriture fût accomplie* (Jn 17, 12). Vouloir n'en perdre aucun ne se fait au détriment ni de la liberté de la personne ni de la justice. Il se peut toujours, aussi douloureux soit-il, qu'étant allé au bout de ce qui était possible d'aller il faille laisser aller son frère ou sa sœur...

Confondre responsabilité et pouvoir n'est pas un risque auquel seul l'évêque est exposé. Ce risque nous guette tous, comme aussi le risque inverse : *dabarassak*, débrouille-toi, je m'en lave les mains ! Au fond, je suis le gardien de mon frère ou de ma sœur dans la seule mesure de l'amour que j'ai pour lui ou pour elle. Être le gardien de son frère ou de sa sœur n'est qu'une question d'amour, tout le reste n'est que poudre aux yeux. À chacun de nous de ne pas nous aveugler nous-mêmes. Entrer délibérément sur ce chemin-là c'est devenir une créature nouvelle. Le choisir ensemble c'est découvrir une terre nouvelle !

Le fondement de l'unité

Cette terre nouvelle est une, son unité est sa nouveauté :

Je leur ai donné la gloire que tu m'as donnée, pour qu'ils soient un comme nous sommes un : moi en eux et toi en moi, afin qu'ils soient parfaits dans l'unité, et

Lettre pastorale

que le monde reconnaisse que tu m'as envoyé, et que tu les as aimés comme tu m'as aimé. (Jn 17, 22-23)

Les blessures contre l'unité nous font rester sur les rives de l'ancien monde, et ces blessures sont nombreuses. Nous les vivons douloureusement au sein de notre communauté diocésaine. Nous pouvons voir le Diviseur à l'œuvre, il est sans cesse au travail. Par lui, nous nous surprenons si souvent à dénigrer l'autre, à lui refuser notre confiance, notre a priori de bienveillance. Nous trouvons si vite tant de raisons, bonnes ou souvent mauvaises, pour cela. Notre amour propre est *un joug qui n'a rien de doux et un fardeau qui n'a rien de léger* (Mt 11, 30).

Et pourtant, Jésus nous dit que cette exigence de l'unité n'est pas pour le seul bien-être de notre communauté chrétienne. Notre unité, celle qui nous vient de l'unité entre Jésus et son Père, est missionnaire. Elle est signe du Royaume. Elle est le préalable à toute parole kérygmatique :

C'est à l'amour que vous aurez les uns pour les autres que tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples. (Jn 13, 35)

L'antidote au Diviseur, l'arme fatale, c'est le pardon, et spécialement le sacrement de réconciliation. Il donne une force qui ne vient pas des hommes.

Au début du mois de juillet, nous avons vécu une très belle rencontre interdiocésaine des enfants du pays. Le thème était : ***Construire une Église mosaïque***. Nous avons fortement ressenti à quel point le pardon est au cœur de la construction de notre

Église diverse, colorée, belle et fragile comme une mosaïque. L'Église en tant qu'institution, par la voix de ses évêques, avait à demander pardon pour les blessures causées par un accueil souvent insuffisant, maladroit, pas au niveau des attentes des personnes qui frappaient à la porte. Nous avons pris conscience aussi de toutes les déchirures, blessures, défiances notamment entre enfants du pays. Ce n'est la faute de personne, mais le Diviseur s'attaque toujours à ce que nous avons de plus précieux, nous en faisons l'expérience dans notre propre cœur chaque fois que nous nous laissons emporter par des pensées, des suppositions négatives, le plus souvent dépourvues de tout réel fondement.

Cette rencontre s'est terminée par une eucharistie au cours de laquelle a été célébré de façon particulière le sacrement de réconciliation. Après avoir entendu tout ce que chacun avait pu déposer dans une corbeille durant les deux jours de rencontre, j'ai formulé la demande de pardon et de repentance qui suit, au nom de toute l'Église, passée et présente, et donc en votre nom à chacune et à chacun. Puis, nous avons collectivement reçu le sacrement de réconciliation. Collectivement, cela signifie que nous l'avons reçu à titre personnel mais aussi au titre du corps ecclésial que nous représentons dont chacun de nous fait partie :

Aujourd'hui je voudrais rendre Grâce pour notre Église qui m'a accueilli il y a plus de 20 ans et qui me donne de vivre la plus belle histoire de ma vie, de faire de ma vie une belle histoire.

Lettre pastorale

Je voudrais rendre grâce pour les hommes et les femmes qui, autour du cardinal Duval, ont su épouser la cause de l'Algérie indépendante contre la société européenne dont ils étaient issus, et qui ont fait le choix de rester.

Je voudrais rendre grâce pour cette fragile Église qui a tenu bon au milieu du peuple algérien dans les années de tourmente, et dont la béatification de 19 de ses membres est le symbole.

Je voudrais rendre grâce pour les religieux, les religieuses, les prêtres qui ont engagé leur vie au service de notre église, si loin parfois de leur culture et de leur lieu de naissance.

Je voudrais rendre grâce pour la chance d'avoir accueilli tant d'étudiants, de migrants venus de notre continent africain, de familles de travailleurs expatriés. Ils donnent une couleur particulière à notre église mosaïque.

Je voudrais rendre grâce pour la présence des enfants du pays, pour leur témoignage de foi. Ils font de notre église catholique, c'est-à-dire universelle, l'église catholique de ce pays, l'Algérie.

Je voudrais rendre grâce pour la fécondité de la vie des plus anciens et des anciennes, dont Fatima, Yamina dont le fils Malik est là aujourd'hui, et tous les autres, ceux qui nous ont quittés récemment, Augustin, Nourredine, Azzedine... Ils ont rejoint la nombreuse

communion des saints qui veillent sur nous. Je voudrais rendre grâce de vous voir, enfants du pays, assumer de plus en plus et de mieux en mieux, votre part de responsabilité dans la vie de Notre Église.

De tout cela, et de beaucoup d'autres choses, je veux rendre grâce.

En même temps,

Je n'oublie pas tout ce qui a été vécu de difficile, de douloureux, tout ce qui n'a pas été à la hauteur de l'église de Jésus-Christ.

Je n'oublie pas la difficulté d'accueillir les appels à devenir chrétiens, lancé par des enfants du pays et qui ont parfois été si mal entendus.

Je n'oublie pas ce trop long temps d'attente parfois si difficiles à comprendre par une personne qui a fait une vraie rencontre avec le Christ et a hâte d'être reconnue comme son disciple.

Je n'oublie pas le vertige de quitter une communauté, une famille, au nom de sa foi, et d'avoir le sentiment de ne pas vraiment en trouver une autre.

Je n'oublie pas le sentiment de solitude après les célébrations, quand tout le monde rentre dans sa communauté, sa famille, et que certains d'entre nous se retrouvent seuls.

Je n'oublie pas le sentiment d'infériorité, du fait de la langue, de la connaissance de la tradition, de l'écriture et de la théologie de l'Église.

Lettre pastorale

Je n'oublie pas notre retard, notre infirmité, dans la connaissance des langues du pays et dans l'inculturation de nos célébrations et de notre façon de vivre ensemble.

Je n'oublie pas ce déséquilibre entre ceux qui enseignent et ceux qui sont enseignés, ceux qui donnent et ceux qui reçoivent, ceux qui décident et ceux qui s'exécutent.

Je n'oublie pas notre difficulté à nous comprendre, même lorsque nous parlons la même langue. Plus nous nous connaissons plus nous découvrons à quel point nous sommes différents dans notre façon de penser et de vivre notre foi. Plus nous découvrons aussi à quel point ces différences peuvent être une richesse folle.

Je n'oublie pas à quel point nous avons manqué à la fraternité qui est le ciment de notre église et sans laquelle elle tombe en ruine et ne peut témoigner de la bonne nouvelle de L'évangile : « C'est à l'amour que vous aurez les pour les autres que vous serez reconnus, comme mes disciples. »

Pour tout cela je veux demander pardon.

Je demande ce pardon au nom de mes frères évêques, de nos prédécesseurs à chacun, de l'ensemble des prêtres, religieux, religieuses.

Je demande ce pardon en notre nom à tous pour toutes les fois où nous avons laissé le diviseur agir au sein de notre communauté ecclésiale. C'est ce pardon,

sacramental qui va nous laver de tout de toutes nos fautes du passé, en tant que ce corps Ecclésial que nous formons que je sollicite à présent en notre nom à tous.

Un projet de salut offert à l'humanité toute entière

Toute la question est de savoir qui sont les personnes qui nous sont données ?

Pour un évêque, une première et insuffisante réponse s'impose : les membres du diocèse dont la charge lui a été confiée. Pour des parents, leurs enfants. Pour des responsables de communautés, les membres de leur communauté. Pour des personnes en situation de responsabilité professionnelle, leurs subordonné.e.s. Mais on touche immédiatement aux limites de cette énumération. La réponse à la question de Dieu à Caïn, *qu'as-tu fait de ton frère ?* ne s'enferme dans aucune limite, c'est une question sans frontière ! Il nous faut revenir à la parabole du bon samaritain racontée par Jésus au légiste qui lui posait la question en forme de piège : Mais qui est mon prochain ? A la fin de la parabole, Jésus renvoie au légiste sa question avec un léger déplacement qui change tout :

*Lequel de ces trois, à ton avis, c'est montré le prochain de l'homme tombé aux mains des brigands ?
(Lc 10, 36)*

Mon prochain est celui dont je me fais proche. Celui qui m'est donné est celui auquel je suis prêt à me donner. Il me faut

Lettre pastorale

pour cela opérer un déplacement, tenter au moins un peu de me mettre à sa place, de me glisser dans sa peau, dans sa culture, dans son histoire personnelle, avec l'infinie délicatesse de celui qui ne sait pas *a priori*, qui se déchausse pour fouler une terre sacrée.

Dès lors, toute personne quelle que soit son origine et sa religion est susceptible d'être regardée comme un frère, une sœur qui m'est donné.e et que je ne dois pas perdre. C'est la marque propre des disciples du Christ de ne connaître aucune frontière et de se diffuser comme les cercles concentriques sur une étendue d'eau dans laquelle on jetterait un caillou. À l'infini.

La convocation à un agir concret

Concrètement que cela signifie-t-il que de ne pas perdre ceux qui nous sont donnés ?

Dans la bouche de Jésus s'adressant à son Père, c'est assez clair :

Ils ont reconnu que tout ce que tu m'as donné vient de toi ; car les paroles que tu m'as données, je les leur ai données, et ils les ont vraiment accueillies et ils ont vraiment reconnu que je suis sorti d'auprès de toi, et ils ont cru que tu m'as envoyé. (Jn 17, 7-8)

Les apôtres ont cru à l'incroyable et à cause de cela ils n'ont pas été perdu, sauf *le fils de perdition*.

«Je n'ai perdu aucun de ceux que tu m'as donnés »

Mais pour moi ? Que signifie concrètement cette parole ? Il appartient à chacun de répondre à cette question.

Pour ma part, je sais que je cours le risque de perdre ceux qui me sont confiés chaque fois que je ne me rends pas présent aux membres isolés, malades de notre communauté diocésaine ; Chaque fois que je n'accorde pas assez d'attention aux personnes qui frappent à la porte de l'Église avec crainte et tremblement mais habités d'une vraie soif ; chaque fois que je rencontre pour le deuxième fois une personne et que j'ai oublié son nom, peut-être même son visage et ce que nous nous sommes dit « parce que je rencontre tellement de monde » ; chaque fois que je passe à côté d'une rencontre parce que cela ne va jamais de soi d'aller à la rencontre ; chaque fois que dans mon cœur j'ai préjugé mon frère ou ma sœur, que je ne lui ai pas donné un a priori de bienveillance ; chaque fois... ; chaque fois...

Vouloir ne perdre aucun de nos frères et sœurs en Église, en humanité relève d'une folle ambition, garantit une folle aventure évangélique. Et je me prends à rêver de notre Église diocésaine où chacun.e aurait vraiment le souci de son frère et de sa sœur.

Il n'est possible d'avancer en eaux si profondes qu'en se sachant chacun.e destinataire de la prière de Jésus en conclusion de ce grand discours après la Cène dans l'évangile de Jean, et qui est en quelque sorte le testament spirituel de Jésus :

Lettre pastorale

*Père,
Ceux que tu m'as donnés,
je veux que là où je suis, eux aussi soient avec moi,
afin qu'ils contemplent ma gloire que tu m'as donnée
parce que tu m'as aimé
avant la fondation du monde.*

*Père juste,
le monde ne t'a pas connu
et ceux-ci ont reconnu
que tu m'as envoyé.
Je leur ai fait connaître ton nom
et je le leur ferai connaître,
pour que l'amour dont tu m'as aimé soit en eux,
et moi en eux. (Jn 17, 24-26)*

Pour terminer...

Une dernière image pour terminer, celle du lavement des pieds. Nous savons que le récit de l'institution de l'Eucharistie présente dans les trois évangiles synoptiques de Matthieu, Marc et Luc est remplacé dans l'évangile de Jean par le récit du lavement des pieds dont nous faisons mémoire durant la célébration du Jeudi saint. A la fin de cette méditation, je ne peux m'empêcher de faire un lien entre le signe du serviteur et le souci de ne perdre aucun de ceux qui nous ont été donnés. Il s'agit en fait d'un seul et même mouvement. C'est dans l'agenouillement du lavement des pieds qu'il nous est possible de prendre la juste mesure de notre frère ou notre sœur en Église et en humanité. Alors seulement nous pouvons espérer être à la bonne hauteur.

Notre Église catholique d'Algérie se nourrit beaucoup d'images pour se penser elle-même : Église de la rencontre, Église citoyenne, témoin de l'espérance, Église de la mangeoire. Elle est aussi pour moi l'Église du lavement des pieds.

Alger, le 20 septembre 2024

+ fr. Jean-Paul Vesco op

